

L'amour de la transmission

DU MÊME AUTEUR

Le médecin face au désir
Arcanes-ères, 2005

Boiter n'est pas pécher
Denoël, 1989 (épuisé)
Nouv. éd. Arcanes-ères, 2010

Initiation à la psychiatrie
Masson, 1984

L'hystérique, le sexe et le médecin
Masson, 1976

Le médecin face au malade
Dessart et Mardaga, 1968

Séminaires

La parole et l'aliénation (1988-1989)
Arcanes-ères, 2007

Marguerite D. au risque de la psychanalyse
1. *Détruire dit-elle* (1979)
2. *Franchir le pas* (1980)
Arcanes-ères, 2003

Pulsions de mort
1. *Schadenfreude* (1977)
2. *La pulsion de mort* (1978)
Arcanes, 1998

Le désir à l'œil
1. *La perversion de Z à A* (Séminaire 1975)
2. *Le désir à l'œil* (Séminaire 1976)
Arcanes, 1994 (épuisé). Nouv. éd. Arcanes-ères, 2003

La jouissance de l'hystérique (Séminaire 1974)
Arcanes, 1996 (épuisé)
Le Seuil, coll. « Points essais », 1999

Lucien Israël

L'amour de la transmission

Lucien Israël par lui-même

Préface de Daniel Lemler

Postface de Jean-Claude Depoutot

Collection « Hypothèses »

érès
The logo for Érès éditions features the word 'érès' in a bold, lowercase serif font. A vertical line is positioned between the 'é' and 'r', with the word 'éditions' written vertically in a smaller font along this line.

Arcanes

Les textes réunis dans cet ouvrage ont été essentiellement choisis pour leurs « aspects cliniques » parmi les quelques inédits de Lucien Israël. Nous les avons relus et ressaisis, la mise en page a été revue. De très rares notes les accompagnaient. Nous avons donc, avec l'accord de Jean-Richard Freymann, procédé à quelques ajouts pour actualiser les références, les citations. Jean-Claude Depoutot a écrit, pour chaque texte, une courte présentation.

Geneviève Kindo

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-4021-3
Première édition © Éditions érès 2014
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉSENTATION de Lucien Israël	7
par <i>Jean-Richard Freymann</i>	
PRÉFACE. Maître et/ou psychanalyste	9
<i>Daniel Lemler</i>	
1. DU TRANSFERT ANTICIPÉ ET DE SA FONCTION	19
2. LE DÉMEMBREMENT D'UN SOUVENIR-FANTASME	39
3. LA CASTRATION DANS LE COUPLE	73
4. PORTNOY PARMI NOUS	97
5. TRANSMISSION ET/OU ENSEIGNEMENT	135
POSTFACE	
Pour ne pas en finir avec le transfert et la transmission	157
<i>Jean-Claude Depoutot</i>	
OUVRAGES DE LUCIEN ISRAËL	161
SÉMINAIRES ÉDITÉS	172

Présentation de Lucien Israël par *Jean-Richard Freymann*

Avec cet ouvrage, ma mission est en passe de se terminer, celle qui consistait à publier les textes de Lucien Israël. Cela s'était fait à l'issue d'un *Séder* où nous avons vécu une fois de plus la sortie d'Égypte. Lucien Israël, à la fois soumis au rituel et transgressif, m'avait dit : « Vois ce que tu peux publier. »

Je n'en reviens toujours pas et cela m'a d'emblée plongé dans une profonde solitude par rapport au maître, mais aussi par rapport à tous ceux qui ont été ses proches.

Il avait alors associé sur ceux qui avaient été ses maîtres, ses analystes, ses enseignants. « J'avais quitté Didier Anzieu, puis fréquenté François Perrier... Ce Lacan, quel génie ! Il me faisait même venir les jours de fêtes... Et j'ai eu de grands amis : Pierre Legendre, Moustapha Safouan, Serge Leclair et son "instance ordinale"... »

J'ai passé les derniers mois de sa vie avec Lucien Israël. Ce qui reste vif dans ma mémoire, c'est sa joie de parler des affaires d'amour, de désir, de père (sans jamais préciser les choses). Il m'avait croqué, en une seule phrase, à la manière de La Bruyère, les traits de singularité de ses contemporains, surtout du monde analytique.

Tout comme son analyste François Perrier, il voyait un peu la psychanalyse – non la vie – comme une lutte entre pulsions de vie et pulsions de mort.

Mais le diable c'était l'institution, les effets de groupe, la suggestibilité du Moi ; bref, l'institution comme « chose établie » était mise à l'index. Et pourtant, notre cher Lucien Israël était l'enfant prodige des institutions : plus jeune agrégé de Strasbourg, analyste de l'École (AE) au sein de l'école de Lacan, professeur sans chaire, expert auprès des tribunaux..., et engagé politique du côté d'un humanisme démocratique.

Voilà que vous allez découvrir un Lucien Israël « à l'Envers » ! Non pas un « histrion » hystérisant, un subversif de l'interprétation, mais un apprenti psychanalyste qui fait son mémoire, le « compagnon du général » Lacan, garant du signifiant de la transmission et de la curiosité du début d'une pratique.

Quant à son histoire, vous y trouverez beaucoup d'éléments transposés sur son origine : un sacré *Portnoy et son complexe*.

J'ai gardé pour la fin des parutions ce recueil de « pratique » de Lucien Israël. Le lecteur curieux trouvera à la fin de ce volume tous les séminaires et publications : ce qui lui permettra de mesurer l'originalité du présent ouvrage.

Vous percevrez ici l'acheminement d'une pratique qui passe d'une expertise neuropsychiatrique, riche d'enseignements, au mémoire de la constitution d'un analyste, ainsi qu'un regard rétroactif sur « Lucien Israël par lui-même ».

Cet ouvrage témoigne d'une tresse, celle de la naissance d'un clinicien de génie, ivre de culture, toujours en quête de l'hystérisation du discours.

Juillet 2013

Daniel Lemler

Préface

Maître et/ou psychanalyste

*« L'inquiétante étrangeté, das Unheimliche,
que l'on ne veut absolument pas voir : c'est la différence. »*

Lucien Israël¹

L'École psychiatrique de Strasbourg

À l'âge où son ancêtre éponyme allait affronter le désir du père sur le mont Moria, Isaac ben Abraham, alias Lucien Israël pour l'état civil, orphelin de père depuis sa douzième année, devenait agrégé de médecine. Pas n'importe où :

« Les circonstances avaient voulu, le hasard devrais-je dire, que j'aie choisi de travailler dans un endroit privilégié. Il existait à Strasbourg, je m'excuse de ce rappel historique, il existait à Strasbourg et cela depuis 1874 un enseignement de la psychiatrie distinct de l'enseignement de la neurologie. Il n'y avait guère que Paris à cette époque pour bénéficier d'un statut analogue. Or, je m'étais engagé dans les études de médecine, après avoir renoncé aux mathématiques, faute probablement d'avoir

1. Voir le texte « La castration dans le couple », publié dans le présent ouvrage.

rencontré à cette époque des gens qui m'auraient orienté autrement, je m'étais engagé dans les études de médecine afin d'accéder à la psychiatrie ou plus exactement à l'étude de la folie². »

Cet enseignement de psychiatrie était une des manifestations de « l'effet vitrine » dont a bénéficié l'Alsace durant le siècle où elle changea cinq fois de nationalité.

C'est dans ce lieu privilégié que commence alors son passionnant périple hospitalo-universitaire. Sous la direction du professeur Théophile Kammerer, en compagnie de son ami Léonard Singer, rejoint par René Ebtinger, va se poursuivre la tradition de ce que l'on peut nommer véritablement l'École psychiatrique de Strasbourg à laquelle il a donné son impulsion et sa dimension psychanalytique. À tel point que le discours clinique fondé sur les concepts psychanalytiques va être un des éléments prépondérants de ce qui caractérise cette école, malgré la diversité des conceptions de chacun et dans le respect de chacune d'elles.

Après avoir créé une « Salpêtrière » strasbourgeoise dans un des services de femmes de la clinique psychiatrique qui accueillait essentiellement des hystériques, il prendra rapidement en charge la polyclinique, service de consultations externes qui lui permettra de donner sa pleine mesure, et à partir de laquelle il diffusera son enseignement fondé sur une clinique de la parole.

Si les textes réunis dans ce recueil donnent une idée de la diversité de cet enseignement (articles, conférences, séances de séminaires...), ils ne peuvent rendre pleinement compte d'une de ses dimensions essentielles : son énonciation, une parole vivante qui s'adressait à vous³. Lucien Israël était un héritier de la tradition orale dont le discours, loin du jargon, tranchait aussi bien avec ceux de la médecine ou de la psychiatrie qu'avec le discours analytique lui-même.

Les diverses facettes de son enseignement étaient associées, au quotidien, à une formation clinique sans équivalent, d'une grande finesse et d'une riche inventivité dans « le bureau du fond » de la polyclinique. Elle s'appuyait sur un entretien avec un patient, qu'il

2. Dans « Transmission et/ou enseignement », publié dans le présent ouvrage.

3. Voir les séminaires édités et cités en annexe.

conduisait lui-même, ou confiait à l'un de ses internes. Certaines années, cet enseignement sortait de l'intimité de la policlinique pour se tenir une fois par semaine sous la forme de présentation de malades dans l'amphithéâtre de la clinique psychiatrique.

Un parcours freudien

Le parcours freudien de Lucien Israël, dans sa singularité, s'inscrit dans l'histoire de la psychanalyse depuis les années d'après-guerre dont il se pose modestement en témoin, bien qu'il en ait été un des acteurs les plus originaux.

Il avait débuté son analyse personnelle avec Didier Anzieu. Ce choix ne doit rien au hasard. Nous pouvons le considérer comme un effet collatéral, tardif, de « l'effet vitrine ». En effet, lorsque Strasbourg est redevenue française en 1918, son université accueille de nombreux enseignants prestigieux.

Succédant à Charles Blondel en 1937, Daniel Lagache est nommé maître de conférences de psychologie à la faculté de lettres de Strasbourg, le plus haut poste universitaire avant la Sorbonne à laquelle il accède en 1947. Durant ces dix années, il a mené les premières cures alsaciennes et on trouvera parmi ses premiers analysés T. Kammerer...

Juliette Favez-Boutonnier lui succédera. De 1947 à 1954, elle aura une importante activité institutionnelle et dirigera, elle aussi, des cures analytiques. Lorsqu'elle accède à son tour à la Sorbonne, Didier Anzieu vient la remplacer. Dans l'attente d'un poste universitaire parisien, il limitera son rôle à maintenir le fonctionnement introduit par ses prédécesseurs.

Ainsi, on pourrait dire qu'à Strasbourg, au début, étaient les universitaires qui ont, « entre deux trains », créé les « prémices » de la psychanalyse.

C'est alors qu'a lieu la première scission du mouvement psychanalytique français⁴.

4. On peut lire des pages consacrées à cette période dans les ouvrages : L. Israël, *Le médecin face au désir*, Strasbourg-Toulouse, Arcanes-èrès, 2007 ; et D. Lemler, *Répondre de sa parole*, Strasbourg-Toulouse, Arcanes-èrès, 2011.

Les deux pôles de cette scission de 1953 ont été la fondation d'un Institut de psychanalyse et la critique de la pratique subversive de Lacan dans la conduite des cures didactiques. C'est à ce point que l'histoire du mouvement français trouve un écho singulier en Alsace.

Comme on peut le remarquer, J. Favez-Boutonnier est à Strasbourg au moment de la scission de 1953, et la présence de D. Anzieu sera contemporaine de la commission Turquet⁵. On voit se dessiner, en filigrane des différents rapports de cette commission, le point qui va radicalement influencer sur le destin de la psychanalyse en Alsace. En effet, bien que cette société organise des réunions bimensuelles dites « Journées provinciales », destinées à compléter la formation des groupes régionaux, cela ne semble pas satisfaisant. En particulier, la formation des provinciaux, à Strasbourg et Marseille, est sujette à caution. C'est dans ce contexte que plusieurs internes de la Clinique psychiatrique de Strasbourg sont agréés par la commission d'enseignement de la SFP pour une cure didactique.

Une particularité de l'Alsace mérite ici d'être soulignée. La proximité de la Suisse et le bilinguisme complet de certains Alsaciens les ont amenés à entreprendre une cure avec un analysé de Freud installé à Bâle, Philipp Sarasin⁶. La demande des internes de Strasbourg a rencontré l'une des préoccupations de la commission Turquet, telle qu'elle peut se lire encore dans un rapport plus tardif, de mai 1963, où il est question de limiter l'extension des groupes de province faute de didacticiens en nombre suffisant. Strasbourg occupe alors une position à part. En effet, la commission Turquet, refusant ces analyses dites « entre deux trains », « recommande » l'envoi sur place d'un didacticien. Moustapha Safouan est alors sollicité et accepte. L'amitié qui se noue alors entre lui et Lucien Israël, leur accord sur le parti à prendre au moment de la scission de la Société française de psychanalyse (SFP), ont orienté de façon décisive la psychanalyse à Strasbourg vers le champ lacanien et ont concouru à faire de Strasbourg un lieu de diffusion et d'enrichissement des enseignements de Freud et de Lacan.

5. Commission composée de quatre membres, mandatée par l'exécutif de l'IPA pour enquêter sur la SFP suite à sa demande d'affiliation.

6. Philipp Sarasin (1888-1968).

Lucien Israël, comme presque tous les « psys » alsaciens qui vont s'engager dans l'aventure psychanalytique, suivra le destin de la SFP. En novembre 1963, après avoir échoué dans ses diverses tentatives d'affiliation à l'Internationale (IPA), la SFP éclate en deux composantes : l'Association psychanalytique de France (APF) créée le 26 mai 1964, reconnue par l'IPA, et l'École freudienne de Paris (EFP) fondée par Lacan le 21 juin de la même année. Les Alsaciens, dans leur grande majorité, ont suivi Jacques Lacan.

Lucien Israël a poursuivi son analyse avec François Perrier. Il participera aux événements qui agitent le mouvement psychanalytique aux côtés de Jacques Lacan, dont il suit le séminaire et chez qui il fait un contrôle de 1965 à 1970.

Enseignement et/ou transmission

Rappelons que c'est sous l'impulsion de Lucien Israël que l'enseignement de Jacques Lacan trouva l'audience qu'on lui connaît à Strasbourg, mais aussi dans l'est de la France et bien au-delà des frontières.

C'est son séminaire du lundi soir qui a assuré le rayonnement de l'enseignement de Lacan, sans que cela n'altère en rien l'originalité de sa propre pensée. Ce séminaire réunissait avec fidélité l'ensemble du monde « psy » et nombre d'intellectuels.

La polyclinique, l'enseignement, le séminaire, les conférences..., autant de vecteurs de transmission pour ce tenant de la tradition orale. Il y a d'ailleurs un autre atout dont il savait user, l'écriture. Mais une écriture qui restituait à merveille la puissance, la vie de son verbe.

Bien que la dimension de l'énonciation fasse bien sûr défaut, les textes de ce recueil permettront d'apprécier cette richesse. Le lecteur peut se faire une idée de la singularité de son engagement institutionnel, de ses relations avec Jacques Lacan. Mais ils nous donnent aussi une idée de sa clinique et de son rapport à la théorie.

Verwunderung pourrait être le mot d'ordre qu'il nous a légué. L'étonnement était sa manière de lutter contre le terrorisme de la théorie. Son enseignement, loin du jargon comme du dogme, visait à nous surprendre, à subvertir les évidences. On peut appliquer la même formule à ses contrôles.

Lucien Israël n'a jamais refusé les responsabilités auxquelles le destinait sa riche personnalité, qu'elles soient institutionnelles ou politiques, mais il a toujours tenu à garder son indépendance. Ce fut vrai dans le rapport de l'analyse aux institutions psychanalytiques, dans son rapport à l'étude talmudique par rapport aux instances communautaires... Cela se manifestait dans ses positions d'homme de gauche, auxquelles il y a lieu d'associer ses recherches constantes sur les mécanismes du totalitarisme, et dans son mépris de tout conformisme.

Une parole vivante

Le texte « Enseigner et/ou transmettre » est emblématique du style de Lucien Israël et de ce qu'il nous a donné en héritage. Ce n'est guère aisé à saisir de prime abord. Le discours est associatif, rarement explicite et sans le souci d'une présentation didactique. C'est dans l'instant de la relation, par surprise, une sorte d'uppercut qui laisse « groggy » et dont les effets, par vagues successives, continuent à nous stimuler pendant des années. Nous y découvrons aussi ses réserves à l'égard de la théorie, cette *terrorie* qui porte en germe le risque dogmatique totalitaire. Il n'en mentionne pas moins sa reconnaissance envers Jacques Lacan dont les trouvailles l'ont stimulé, et dont il s'est fait le transmetteur d'un côté du Rhin comme de l'autre.

Son enseignement de la clinique, comme ce qui s'en est transmis, s'en déduit. Loin du jargon et dans une inventivité permanente. Ce n'est pas pour rien que son premier cartel dans l'École avait pour sujet le *Schlemiehl*.

La conférence du 17 novembre 1966, « La castration dans le couple », mériterait d'être lue aussi bien par tous les extrémistes religieux, qui utilisent la religion aux fins d'exercer leur pouvoir sur la femme en en faisant un « sous-homme », que par les différents protagonistes des grands débats de société actuels, que ce soit le mariage pour tous ou les *gender theories*.

On y retrouve Lucien Israël, l'infatigable défenseur de la dignité de la femme et dans sa critique acerbe du mariage bourgeois. Ses attaques n'épargnent personne, surtout pas les psychanalystes.

« Croire qu'il faut donner quelque chose à la femme traduit une invétération du phallicisme : ce qui se cache derrière ce jeu de furet, c'est l'inconcevable, l'inquiétante étrangeté, *das Unheimliche* que l'on ne veut absolument pas voir : c'est la différence. Un homme n'est pas une femme, une femme n'est pas un homme, aucun ne peut remplacer l'autre, ils sont uniques, indispensables⁷. »

Dans les débats sociétaux actuels, tout semble se justifier par l'argument du droit à l'égalité. Cet argument massue est pourtant contre-productif. Il efface progressivement l'essentiel. Nous ne sommes pas tous égaux, nous sommes tous différents, sans que cela implique une quelconque hiérarchie.

« Nous sortirons du phallicisme et de l'imaginaire lorsque nous aurons réintroduit dans notre civilisation la différence des sexes, lorsque nous saurons qu'il y a deux sexes et non pas un, lorsque nous tolérerons que l'autre soit justement ce que le miroir ne peut pas nous montrer, et par conséquent ce dont nous avons envie⁸. »

L'originalité de son approche clinique est aussi illustrée par sa lecture de ce livre mémorable de Philip Roth, *Portnoy et son complexe*. Elle met en évidence la « yiddishe mamme » comme représentation de l'échec du surmoi. En effet, le couple parental de Portnoy, *yiddishe mamme/sprachlose Vater* (père muet, sans parole), produit un univers sans Loi. La loi d'interdiction de l'inceste n'y est pas opérante. Du coup, il n'y a pas de discrimination entre le permis et l'interdit ; pas de discrimination entre toutes les filles d'Israël et la mère « Égypte ». Il y a donc absence de destruction de l'œdipe et de la formation du surmoi. *Le surmoi* apparaît ainsi comme le socle d'une loi qui introduit l'intersignifiante ; c'est-à-dire une loi qui s'appuie sur une écriture réelle pour produire du symbolique, de la parole. Seule la dé-fixation de la mère par le désir du père permet au sujet d'exister, d'affronter le deuil de *das Ding*, de la Chose.

Les impossibles retrouvailles avec cette Chose lui permettent de produire un univers *als Ding*, habillage imaginaire, consistance qui fait tenir ensemble ces deux univers qui, sinon, sont séparés, le réel et le

7. L. Israël, « La castration dans le couple », *op. cit.*

8. *Ibid.*

symbolique. Et quand ça ne marche pas, le dernier recours pour le sujet c'est le délire, la bouffée délirante aiguë, pour tenter de produire une métaphore délirante, un *ersatz* du Nom du Père, seule possibilité de se dé-fixer de la mère. Alors, alors seulement, « nous beut-être bouvoir gommencer, oui⁹ ? »

Mais revenons au commencement, au texte qui ouvre ce recueil, « Du transfert anticipé et de sa fonction » : la cure de Pierre est l'occasion d'élaborer un concept, le transfert anticipé, mais aussi d'interroger la position de l'analyste, sa résistance et son rapport au grand Autre, cet « Autre qu'il avait été dans (son) absence ».

« Le démembrement d'un souvenir-fantasme » est un document aussi rare que précieux : le compte rendu d'une analyse qui correspond au mémoire que Lucien Israël a écrit, sous la direction de Juliette Favez-Boutonnier, pour son entrée à la SFP. Dès l'introduction, nous pouvons voir que ses réserves ne portaient pas uniquement sur la théorie, mais touchaient aussi à la question institutionnelle. Son souci d'indépendance, son refus de toute ingérence, l'en avaient tenu éloigné jusqu'à ce moment. Le récit et l'élaboration de l'analyse de René permettront à chacun d'apprécier la singularité et la fraîcheur de son style.

Maître et/ou psychanalyste

« Et/ou » est le point d'orgue, il nous indique que c'est au lieu de la *Spaltung*, du clivage, que cela opère : d'où cela émane et à qui cela s'adresse. Du coup, il n'y a pas *école*, à proprement parler. Ce qui se passe ne peut que se jouer de un à un, et toujours et à chaque fois différemment. C'est une position mœbienne : ni dedans, ni dehors, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors ; une position de bord.

Mars 2013

9. P. Roth, *Portnoy et son complexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2012, p. 372.

Il est pourtant souhaitable que l'écrit soit scansion et départ pour une autre tranche de vie. Est-ce à dire que le passé disparaîtrait ? Que non pas. Il est possible, mais non pas souhaitable que le passé soit étranger au présent. Que le présent, comme dans une sédimentation géologique, se fonde sur un passé dépassé, soit. Mais il reste des traces de ce passé qui n'est pas effacé. À défaut de ces fondations, on se trouve en présence de ce que Umberto Eco appelle « présent sans épaisseur », un présent dans lequel nous ne faisons que vivre l'immédiat et qui se limite à des slogans publicitaires.

Nos expériences vécues, comme les textes que nous avons lus, méritent mieux que cette platitude. Et même si nous ne nous en souvenons pas de façon détaillée, ils sont inscrits en nous, symbolisés. Ils sont notre chair. Car les œuvres ne sont pas séparables de ceux qui les ont écrites, parfois dans le feu de la création, plus souvent dans la peine, le labeur, le doute et l'angoisse. Derrière ces textes, il y a des hommes qui ont peiné, lutté, espéré, aimé parfois. [...]

Comment transmettre pourtant l'enseignement clinique d'un homme, surtout lorsque, comme pour Freud, on ne l'a jamais vu à l'œuvre ? Nous ne pouvons pas éviter cette question. Si les écrits laissés par les fondateurs de la psychanalyse sont peut-être permanents, scriptamanents, ils ne sont cependant que les traces de leur vie, de leur action.

Lucien Israël (1989), *Boiter n'est pas pécher*,
nouv. éd. Arcanes-érès, 2010, p. 12-13.

1

Du transfert anticipé et de sa fonction*

Dans « Du transfert anticipé... », Lucien Israël nous raconte sa rencontre unique avec un prévenu dont il doit faire l'expertise avant qu'il ne passe en jugement. Cet homme l'attend, et ce qu'il lui dit est vraiment inattendu. Ce texte se lit comme un roman et permet à L. Israël de faire des considérations inédites sur le transfert, et sur ce qu'il appelle « le précontre-transfert ». Le détenu, qui se trouve immédiatement dans une situation d'analysant, est en avance sur l'analyste dans sa compréhension de ce qui lui arrive. Et Israël arrive à cette conclusion inattendue et paradoxale : « Le transfert, c'est vouloir faire entendre à quelqu'un quelque chose qu'il ne veut pas entendre. »

J.-C. Depoutot

« On m'a dit que j'allais vous voir et, depuis, je n'arrête pas de vous parler dans ma cellule. » Ce n'est pas un moine qui s'exprime ainsi, c'est un détenu que ses crimes doivent amener devant la cour d'assises. Ce fut aussi la première phrase que me dit Pierre lorsqu'on me l'amena dans mon bureau pour une expertise médico-légale.

* Exposé présenté le 28 mars 1965 à Sainte-Anne (Paris).

Texte paru dans *L'inconscient*, n° 3, *Clinique et Métapsychologie* (avec pour comité de rédaction : Piera Aulagnier, Jean Clavreul et Conrad Stein), Paris, Puf, 1967 (épuisé).

À l'arrivée du prévenu, je l'étais moi-même contre lui, pour avoir examiné la veille une jeune femme un peu trop belle, Simone, sa victime, sa complice. Pourquoi Simone ? Parce que je ne connais pas de sainte portant ce nom. Mais mes connaissances hagiographiques sont trop maigres pour que vous vous contentiez de cette explication. Tant pis, je ne vous livrerai pas mes motivations personnelles, et si vous le voulez bien, nous laisserons pour l'instant Simone de côté ainsi que Pierre. Avant d'aborder leur histoire, je vous propose un détour en guise d'ouverture. Pierre en effet n'est qu'un triste sire, terme consacré par la bonne presse pour désigner les vilains messieurs qui font du mal aux petites filles. Là où il est, il ne risque pas de nous échapper. Nous le retrouverons tout à l'heure.

C'est d'ailleurs sa phrase : « On m'a dit que j'allais vous voir... » qui m'invite au détour. Il y a dans cette phrase une incontestable manifestation de transfert. Et on répète souvent : il faut tout interpréter dans le transfert. Ce qui ne peut que me frustrer puisque, quand Pierre se mit à me parler, je n'étais pas là. Je ne pouvais rien interpréter du tout. Pierre m'avait condamné au transfert par contumace.

Et c'est sur une autre expérience de transfert par contumace que je vais centrer mon ouverture, expérience sans aucun rapport avec le début ni la suite de mon exposé, ce qui me paraît une raison suffisante pour la développer. D'autant plus que j'ai envie d'en parler. Il s'agit de Marie-France qui avait obtenu un rendez-vous chez moi par le truchement d'un collègue auquel il m'était difficile de refuser ce service, et qui se crut obligé de m'allécher en disant que Marie-France, ayant entendu parler de moi, tenait absolument à me voir avant de se suicider. C'est ainsi que je la trouvai un jour dans la salle d'attente, sa jupe remontée aux genoux (texte écrit avant l'ère des minijupes) et son décolleté en offrande m'assurant qu'elle ne voulait rien me cacher.

Peu importe le détail de ses déceptions sentimentales et de ses tentatives de suicide. Elle ne manquait pas de sincérité dans sa recherche d'un objet d'amour. Mais elle ne savait à qui s'adresser. Était-ce cette place que m'assignait le transfert ? Elle était – l'ai-je dit ? – très séduisante. Comment résister à sa douleur un peu alanguie lorsqu'elle me déclara : « Vous êtes le seul à m'avoir comprise. »

Je n'en crus rien, je n'en aurais pas cru davantage même sans savoir que j'étais le sixième psychiatre à qui Marie-France se confiait.